

À travers l'Europe

Après avoir donné un aperçu de l'environnement des étudiants, dans les différentes régions d'Europe et au niveau de l'Union, nous pouvons tenter de caractériser certains aspects, communs à tous les pays, de l'engagement étudiant, en croisant les différents témoignages que nous avons recueillis. Il s'agit d'abord de déterminer ce qui, dans l'activité associative, est conditionné par le statut d'étudiant - quand il existe, et de comprendre les facteurs qui favorisent l'implication. Pour cela, il est intéressant de connaître les motivations personnelles des étudiants engagés, aux différents ressorts, puis le contexte institutionnel dans lequel l'intérêt personnel peut s'épanouir. L'université et les diverses administrations formant un cadre contraignant et défini, nous allons pouvoir observer son influence sur les modalités de réalisation des projets qui s'y développent. Enfin, la question de l'impact de l'engagement étudiant va permettre d'essayer de quantifier des résultats, de l'individu à la société dans son ensemble. L'ensemble reste, comme toute cette étude, « tentatif », et vise à proposer quelques pistes de réflexion.

Suis-je étudiant ?

L'étudiant est de façon évidente la personne jeune ou moins jeune qui suit les cours d'un établissement d'enseignement supérieur. Mais suivre des cours n'implique pas nécessairement que l'on se sente étudiant, d'autres parts de la vie pouvant être bien plus déterminantes dans l'identité que l'on s'attribue. En Suède, les étudiants interrogés montrent leur carte : être étudiant, c'est avoir ce rectangle plastifié, délivré par l'union étudiante, qui donne droit à des réductions non négligeables : transports (50 % de réduction), et alimentation, puisque le sésame donne accès à tous les restaurants et bars pour étudiants. De façon moins pragmatique, en Allemagne ou en Angleterre, on décrit l'étudiant comme celui qui accède à une nouvelle liberté, en quittant le cocon familial et en devenant autonome. Ceux dont les études sont très pratiques, et proches du métier qu'ils exerceront, comme en médecine, perçoivent une différence avec leur précédent statut, dans l'enseignement secondaire, mais expriment qu'ils ne sentent pas spécialement étudiants... Ils expliquent ainsi qu'ils n'ont pas accès à ce temps unique que la condition d'étudiant sous-entend dans la plupart des cas. Irène et Marion, étudiantes en médecine à Lyon ajoutent que les 5 semaines de vacances auxquelles elles ont droit les éloignent aussi beaucoup de la vie étudiante, qui en comptait plus du double...

À Berlin, Josha, ingénieur agronome, compare les étudiants des Fachhochschulen (écoles supérieures techniques) aux "hommes de la rue", à ceux qui travaillent déjà. Il admet cependant qu'un étudiant en philosophie - un "poète" selon lui - et un étudiant en sciences ont toujours plus de points communs entre eux qu'avec un travailleur. Dans les villes universitaires, dotées de campus ou de lieux étudiants, les étudiants sont identifiables et se reconnaissent. Dans les grandes villes sans campus, Paris, Berlin ou Stockholm, l'anonymat règne et les étudiants sont dispersés, ils ressentent l'université comme un domaine impersonnel, n'y vivent pas, la désertent le soir...

À travers ces exemples, qui ne reflètent évidemment qu'une réalité partielle, se dessine un cadre dans lequel tous les étudiants évoluent, à partir duquel on peut s'intéresser aux motivations de l'engagement associatif étudiant, qui diffère dans une certaine mesure de celui des étudiants.

Par exemple, les engagements découlant de la pratique religieuse sont trop liés à l'éducation et à la culture pour que l'on puisse en distinguer une parcelle "étudiante". De même, l'engagement politique n'a pas de lien direct avec l'accession au statut d'étudiant et ce que l'enquête d'Animafac sur les associations étudiantes françaises¹ éclaire à ce sujet n'est pas contredit par les propos que nous avons recueillis dans les différents pays. Ainsi, Pau, 20 ans, barcelonais, passe bénévolement l'équivalent d'un mi-temps dans le syndicat étudiant

¹ L'univers des associations étudiantes. Résultats in Factual, la revue, n°2, article « L'étudiant, acteur de la vie associative » par V. Becquet.

l'AJEC². Il en fait partie depuis quatre ans, en continuité avec son engagement lycéen puisqu'il a très tôt été délégué. Malgré des résultats scolaires décevants, ses parents le soutiennent. Du même bord politique qu'eux, Pau décrit une certaine tradition familiale dans l'implication pour les autres. Son père a fait partie de divers mouvements progressistes à la mort de Franco, qui n'existent plus aujourd'hui.

Tina est active dans le mouvement écologiste " Jeunesse Verte " à Berlin. Elle a été élue au Parlement scolaire de son lycée deux ans durant. Son père est pasteur, sa mère s'occupe d'aider les personnes âgées devenues dépendantes. Son frère et sa sœur aînés sont des travailleurs sociaux. Elle dirait pour se présenter : " j'étudie et je fais de la politique ", reconnaissant que son engagement politique est parallèle à sa situation d'étudiante, presque sans lien. En revanche elle ajoute qu'une implication dans une AStA (union étudiante) est complètement liée à la condition d'étudiant.

Pau et Tina ne s'imaginent pas sans l'engagement qui les occupe. Ils ont une capacité de projection dans le futur, que n'ont souvent pas les jeunes découvrant la vie associative à l'université. C'est dire que leur expérience est particulière dans ce temps précis que nous avons évoqué. D'un autre côté, l'engagement jeune dans les partis présente différentes formes, et il ne faut pas oublier que l'engagement politique peut être fait en dilettante.

Motifs de l'engagement étudiant

Les engagements politiques des étudiants ne concernent jamais plus de 15 % d'entre eux, quel que soit le pays. En Belgique, les étudiants eux-mêmes estiment que 10 % se sentent concernés par la chose publique et que 6 ou 7 % maximum portent un regard critique sur la société... Alors, que font les étudiants ? De l'Italie à la Suède, le constat est identique : les associations les plus nombreuses et les plus dynamiques s'occupent de sport, de loisirs et de culture. Et l'on en devient membre de la façon la plus simple, par goût pour l'activité.

Dans les loisirs, l'aspect festif de la vie étudiante est omniprésent : le festival EFOTT en Hongrie, Arena en Slovénie, les 24h en Belgique (un événement rassemblant chaque année des étudiants du pays entier, occasion du deuxième plus grand débit de boisson en Europe après la fête de la bière à Munich), les soirées étudiantes, du pub au gala, sont des occasions premières d'organiser la fête après y avoir participé. Les hobbies des étudiants ne manquent pas, et tous les goûts peuvent être satisfaits : en Grande-Bretagne, à l'université d'York, les clubs de cinéma et de télévision gèrent une adhésion commune, les étudiants les plus techniques s'intéressant davantage à la télévision, et ceux de sciences humaines à la mise en scène... Dès que leur accès est facilité, comme dans les grandes écoles françaises, les groupes de théâtre, de musique, les journaux étudiants fleurissent, sans oublier toutes les équipes sportives.

Mais c'est une chose que d'avoir une activité sociale, associative (car on se regroupe) et une autre d'être impliqué dans l'organisation. Conjointement au hobby, il faut d'autres motifs pour prendre un engagement associatif conséquent : l'intérêt pour les autres et la professionnalisation font partie des raisons les plus fréquemment évoquées.

Améliorer son environnement fait partie de la première catégorie, en voici quelques illustrations : pour remédier à l'insuffisance du nombre de logements, certaines unions étudiantes suédoises suffisamment riches ont fait construire leur propre résidence étudiante. D'autres ouvrent leur librairie étudiante pour remédier au quasi-monopole d'une chaîne de magasins scolaires. Aux Pays-Bas, il est fréquent que les gens créent leur association en réponse à un problème autour d'eux.

L'échec financièrement sanctionné à l'université soit par l'augmentation des frais de scolarité comme en Espagne, ou par la suppression des bourses comme en Norvège mobilise les représentants d'étudiants, ils agissent pour les autres et pour eux.

² Associatio de Joves Estudiantes de Catalunya

Étudiante allemande, Diana est née dans l'ex-Allemagne de l'Est et a organisé pour l'AEGEE³ le séminaire " education for democracy ". Dans ses motivations, il y avait naturellement l'idée de s'intéresser aux autres, d'apporter son aide et son énergie dans un projet concret. En Slovénie, Benjamin, le président de SKIS, union des clubs étudiants du pays les décrit comme les lieux où l'on apprend à faire quelque chose de bien, pour les autres, pour se construire.

N'apparaissant jamais seul, l'intérêt " professionnel " n'est jamais l'unique motif, mais il peut être très affirmé. Il s'exprime de façon évidente dans certaines associations de filières, parfois très dynamiques et présentes dans tous les pays, qui sont destinées à défendre les intérêts de leurs membres, et se chargent aussi d'entretenir ou de créer des liens avec le secteur d'emploi correspondant. À Uppsala, en Suède, l'association des étudiants en économie est conviviale, tout en étant parrainée par les grands cabinets d'audit et de conseil... Son actuel président, Kristian, a le sincère souhait de rendre service à tous les étudiants de la filière, y compris en améliorant les contacts entre eux. L'intérêt professionnel est aussi le désir que les étudiants manifestent à travers leur engagement de compléter une formation qu'ils estiment insuffisante, d'acquérir des compétences qu'ils n'ont pas. À Ljubljana, Sacha fait partie d'un groupe d'étudiants d'histoire ayant jugé que les cours dispensés n'étaient pas ceux qu'il attendait de cet enseignement. Ces jeunes ont donc investi une institution déjà existante pour donner corps à leur projet : proposer une formation d'animation et de gestion d'un événement culturel d'art contemporain. Ils ont créé le cours qui leur manquait et sont les seuls à proposer en Slovénie une telle formation. Gergely, étudiant en économie, membre de l'AIIESEC⁴ de Budapest, évoque l'expérience concrète que son implication lui procure, en opposition ici à l'enseignement délivré qu'il estime trop théorique : les formations manquent de stages et d'application des connaissances, les cours dispensés sont trop déconnectés des demandes du monde du travail. Même discours de la part de Silvia du MSOI⁵ à Rome : elle en est à sa quatrième année d'études de sciences politiques, et elle estime que le niveau est élevé, mais qu'il manque à sa formation des applications pratiques, comme des confrontations lors de débats. Michael et Adam animent une télévision étudiante anglaise. Leur association, ancrée à l'université, fonctionne comme une entreprise indépendante de production cinématographique, avec un long métrage par an et autant de courts que possible. L'objectif de l'association est de réduire le fossé entre les étudiants et les professionnels. Aucun des deux n'étudie les médias ou le cinéma : les participants de l'association souhaitent souvent un avenir professionnel dans ce domaine qui n'est pas le leur. Le passage par la YSTV⁶, qui espère placer des films dans les festivals est un début de CV en ce sens.

Lorsqu'ils parlent de leur engagement, ces étudiants donnent à voir le cheminement qui conduit l'utilisateur d'un service, des activités d'une association à en devenir un acteur. Silvia, par exemple, cherchait une association étudiante dans un souci d'expérience concrète. Elle a commencé par participer à l'animation d'une conférence, puis a lancé un journal sur les activités du MSOI, qui a si bien fonctionné qu'on lui a demandé de poser sa candidature au bureau... Daniel est maintenant le référent pour la politique d'enseignement supérieur de l'union étudiante de l'université Humboldt à Berlin. Il a commencé dans celle de Rostock, parce qu'il y avait là un job bien payé. C'est ainsi qu'il a découvert cette forme d'implication, et qu'il l'a appliquée à Berlin, de façon bénévole. En Suède comme en Angleterre il est très courant que l'implication associative commence avec les petits boulots de serveur dans les bars et restaurants possédés par les unions étudiantes. Le " coup de main " rémunérateur se transforme en désir d'organiser un peu plus le fonctionnement du pub, et conduit certains à s'investir dans la gestion de l'union étudiante, bénévolement mais avec des responsabilités plus intéressantes.

³ Cf. chapitre « engagements européens »

⁴ Idem

⁵ Movimento studentesco per l'organizzazione internazionale.

⁶ York Student Television

Quelques facteurs notables favorisant l'implication peuvent se trouver sur la route de l'étudiant, à commencer par l'intérêt des professeurs, dès le secondaire. Diana explique que le changement de régime en Allemagne de l'Est a rendu à certains professeurs une grande créativité, qu'ils ont utilisée avec leurs élèves en les intéressant à l'environnement, à la démocratie. Le temps du changement a été celui de multiples expériences, sans routine, auquel les jeunes ont été associés. Auparavant, les initiatives personnelles n'étaient pas vraiment encouragées, néanmoins il fallait toujours 3 ou 4 personnes pour s'occuper de la chorale par exemple, et c'était selon le bon vouloir de chacun. Les premiers échanges d'étudiants ont été organisés par l'église, et la venue des étudiants de l'Ouest a été l'occasion de préparer leur accueil, de leur proposer des activités. Cela a été le début pour Diana d'une activité sociale : dans la petite ville où elle résidait, les jeunes ont organisé des soirées, ont prévu un bus pour les emmener et les ramener du théâtre de la ville la plus proche, etc. C'est dans le même esprit qu'elle a créé une AEGEE locale à Karlsruhe, pour accueillir des étudiants. L'influence des professeurs, tout comme celle des parents est à double tranchant, même si elle perd de sa force à l'université : en Espagne, par exemple, les professeurs sont plutôt connus pour leur application à dissuader les jeunes de s'impliquer dans des activités associatives, en leur rappelant qu'ils ne manqueront pas d'occupations studieuses pendant leur temps libre...

On s'engage aussi en réaction à la souffrance, pour aider parce qu'on en a les moyens. Au CNJ⁷, en Belgique, on constate que les jeunes en grande difficulté (quart-monde par exemple), sont absents des associations et des organisations de jeunesse : ils n'ont ni le temps ni l'information nécessaire pour s'investir. Il est très rare au CNJ de trouver des jeunes n'ayant pas fait d'études supérieures. Mais en pendant à cela les jeunes très favorisés ne s'arrêtent pas non plus au monde associatif. L'ambiance culturelle est prédominante : l'engagement associatif ne naît pas nécessairement de l'absence de confort, plutôt de la frustration d'un confort dont on connaît l'existence. Cela implique déjà une certaine ouverture sur le monde, un regard sur la société.

Ce n'est pas un hasard si les filières dans lesquelles les jeunes s'impliquent pour une action sur leur environnement sont celles des sciences humaines et sociales, plutôt que les filières scientifiques et techniques... Cela varie cependant en fonction des activités : en Suède, les associations d'anciens élèves concernent davantage les filières technologiques (ingénieurs) et commerciales. Là-bas, les ingénieurs sont très organisés, 25 % d'entre eux sont dynamiques dans l'organisation des fêtes autant que des séminaires ou des événements sportifs, mais ne sont pas très politisés. À l'inverse, les étudiants de sciences sociales ne sont guère actifs excepté dans le domaine politique... Ils sont évidemment beaucoup moins visibles. En Allemagne, parmi ceux qui s'engagent, et finalement à l'image de la société, on trouve peu de médecins et autres professions libérales, (avocats, etc.). Sauf naturellement en cas de rupture avec l'environnement familial comme cela fut le cas des leaders de 68, où la coupure amena une radicalisation. Et le confort matériel ne nuit pas nécessairement à l'engagement, la Movidia espagnole était le fait de jeunes diplômés. David fait partie de l'association d'étudiants d'économie, l'AEE⁸, à l'université autonome de Madrid et observe aussi que le dynamisme associatif est meilleur dans les facultés d'histoire, de philologie, philosophie ou sciences politiques. Dans son université d'économie, toutes les associations, mêmes si elles ne sont pas politiques à proprement parler, ont une idéologie. Et leur vision, comme celle de l'AEE ne se limite pas à leur rôle au sein de l'université, puisqu'elles prennent parti sur des sujets de société, du monde extérieur en général et militent pour certaines valeurs sociales. À Louvain-la-Neuve, où la vie associative est assez riche et diverse, les étudiants engagés se décrivent comme venant d'une " bourgeoisie culturelle ", leurs parents sont eux-mêmes des universitaires, à dominante culturelle plus que financière...

Et les jeunes qui s'impliquent ont souvent des facilités pour réussir sur le plan des études. Être doué est un atout pour la vie associative, Darinka de l'union étudiante de Ljubljana et Benjamin de SKIS, tous deux slovènes, l'expriment clairement : être membre d'une association implique d'avoir du temps et de l'argent : de l'argent qu'il n'est pas nécessaire de

⁷ Conseil National de Jeunesse

⁸ Asociacion de Estudiantes de Economia

gagner pendant le temps dévolu à l'activité, et du temps pour mener aussi à bien ses études et sa vie privée.

Ceci nous amène maintenant à nous intéresser au contexte institutionnel environnant les associations étudiantes, et dans lequel l'étudiant doit trouver sa place, en conciliant ses études avec l'investissement associatif.

Relations entre institutions et associations

Lorsque l'université ignore la présence d'associations en son sein, et qu'elle est simplement destinée à être un lieu où l'on suit un enseignement, les étudiants vivent mal cette indifférence et leurs activités associatives s'en ressentent de façon évidente. Les revendications se ressemblent alors toutes : il s'agit d'obtenir un local, des moyens matériels et en dernier lieu des fonds. Un local permanent pour toutes les associations est la première victoire, mais les acquis dans ce genre de situation sont fragiles et exigent une certaine continuité de l'implication des étudiants.

Dans bien des circonstances, les étudiants se plaignent de l'indifférence de leurs professeurs, qui exigent les mêmes résultats de tous sans prendre en compte l'implication associative... À Lisbonne, les étudiants ressentent une absence complète de reconnaissance des professeurs, qui ne prennent pas en considération leur rôle dans les unions étudiantes et exigent une même qualité de travail en négligeant l'investissement que nécessite cette autre part. Les étudiants remarquent aussi une incitation à la compétition qui ne laisse pas de temps pour s'investir. En Italie, Silvia souligne l'énorme problème de communication des étudiants entre eux, des étudiants avec leurs professeurs et avec le monde du travail. En Espagne, on déplore l'absence de journée de présentation des associations, les étudiants doivent demander aux professeurs quelques minutes du début de leur cours pour y remédier, et essuient quelques refus.

Il ne faudrait pourtant pas déduire de ce qui précède que l'engagement associatif nuit aux études, même s'il peut prendre un nombre d'heures conséquent dans la vie de l'étudiant. Même si le vocabulaire de l'engagement associatif est professionnel, bien plus que scolaire, (on ne parle pas d'exposé, mais de présentation, il faut s'organiser, gérer, etc.), il faut reconnaître que même les étudiants les plus studieux gèrent leur temps et savent s'organiser. Simplement, ceux qui s'investissent souhaitent une reconnaissance de ce temps associatif, qu'ils estiment bien plus utile à leur formation que ne le seraient des loisirs, par exemple.

Même si l'idée a déjà germé, il y a très peu d'exemples pratiques de crédits d'études alloués à l'investissement associatif. Certains décrivent le risque d'entraîner des jeunes à ne s'investir que pour le résultat en termes de validation, d'autres au contraire prônent l'institution d'un tel système, obligatoire pour tous et donc égalitaire... Les exemples qui existent ont pour l'instant valeur de test, dans des contextes très spécifiques : citons le système de points distribués par l'union étudiante elle-même aux membres les plus dynamiques des associations, dans une grande école de commerce en France...

Le lien unissant les universités aux étudiants n'est pourtant pas limité à celui de l'enseignement, le degré varie selon les pays, mais la délégation de service est une chose assez commune : l'université soutient financièrement les groupes d'étudiants se chargeant de l'accueil des étrangers, assurant un soutien social ou des fonctions d'information. C'est par exemple le cas en Hongrie : l'université d'économie ignore les associations de loisirs, mais soutient l'association qui oriente les nouveaux arrivants. En Catalogne, le centre universitaire de Barcelone est une instance coordonnant la politique des universités de la ville, qui s'occupe par exemple de fournir des moyens matériels aux associations qui accueillent les étudiants étrangers. Pour cette activité, on trouve des étudiants catalans motivés qui voient là l'occasion de pratiquer une ou plusieurs langues étrangères, de faire partager leur culture et de découvrir celle des autres. Les étudiants ERASMUS se voient en particulier remettre un dictionnaire anglais - catalan. Idem en Belgique : les universités financent elles-mêmes la mise à disposition des informations pour les étudiants sur les programmes européens d'échanges et la loi prévoit aussi cette coopération dans d'autres domaines (santé, accueil des

jeunes en difficulté). Le parrainage et le bénévolat étudiant sont les moyens d'assurer ces services, qui accompagnent le fait que de plus en plus d'étudiants avec un faible niveau social accèdent aux études supérieures, et se trouvent désarmés face aux problèmes de logement ou autres qu'ils peuvent rencontrer. En Allemagne, en Suède, en Angleterre, on trouve des exemples similaires. Mais, expliquent Silvia et Tanja à Berlin, coordinatrices d'un projet associatif de parrainage des étudiants étrangers, leur association, indépendante de l'université, rencontre des difficultés de reconnaissance, n'étant pas " instituée ". Ainsi, lorsque le soutien institutionnel est fort, toute initiative hors de son cadre se trouve en marge, et connaît d'autres contraintes.

En plus de la délégation de service, les étudiants sont très souvent présents dans les instances administratives des universités, même si c'est avec une influence très variable, dépendant évidemment de la place et du crédit accordés à la parole étudiante en général. Les conseils des universités comprennent, en Hollande, autant d'étudiants que de professeurs, mais ils ont parfois à prendre leurs décisions dans des groupes séparés, permettant aux autorités administratives de l'université de manœuvrer avec chacune des parties...

Dans les cas de coopération les plus forts, comme dans les pays nordiques, en Angleterre, en Allemagne et dans certaines universités des Pays-Bas et de Belgique, l'université accorde une année " sabbatique " aux membres les plus actifs de l'union étudiante, président et vice-présidents, et les indemnise ou les rémunère.

Au-delà de la reconnaissance des universités, ou peut-être pour l'obtenir de façon plus générale, les associations étudiantes souhaitent souvent un soutien des gouvernements, en charge des politiques d'éducation. On précise par exemple en Belgique que " les étudiants sont actifs, d'autant plus que le pouvoir politique les associe assez facilement aux discussions ". Pour cet échange, les conseils nationaux de jeunesse sont des intermédiaires représentant les organisations de jeunesse, donc pas uniquement étudiantes. Ils ont un rôle de communication entre l'Etat et ces organisations, diffusant d'une part des campagnes à l'adresse des jeunes (santé, formations, etc.) d'autre part transmettant les revendications de leurs membres. Ils fonctionnent démocratiquement, et doivent en général, statutairement, être constitués aux deux tiers de personnes de moins de 35 ans. Parfois, comme en Suède, c'est l'union étudiante nationale (SFS, membre du CNJ) qui fait office d'intermédiaire, le CNJ s'occupant de la jeunesse en général, SFS des étudiants en particulier. Au Portugal, bien que soutenu pour ses frais de fonctionnement par l'Etat, le CNJ n'est pas une instance gouvernementale. Il assure une fonction de représentation et se veut centre de ressources pour tout ce qui concerne la politique de la jeunesse. En Espagne, le CNJ se concentre en particulier sur le renforcement des structures légales pour que les associations fonctionnent efficacement.

Les CNJ, présents dans tous les pays de l'Europe des 15, sauf l'Italie, cherchent toujours à accroître leur légitimité, puisqu'ils assurent une fonction de représentation. Le tout nouveau CNJ hollandais vient d'être lancé par les anciens membres de 31, une association qui représentait les jeunes Hollandais dans des instances internationales comme l'ONU. Ils avaient déjà une position de proposition très forte et ont acquis la confiance de leurs associations membres, plus grande que celle qu'ils ont d'une façon générale en Hollande. Le CNJ belge se réoriente pour mieux toucher les jeunes " non-organisés ". Une préoccupation commune à tous les pays est de promouvoir la vie " participative " pour les jeunes, avant qu'ils ne deviennent étudiants. L'engagement est unanimement perçu comme un moyen de " créer un sens des responsabilités envers le monde qui nous entoure, de responsabiliser les jeunes ". Aux Pays-Bas, le CNJ va réfléchir au moyen d'inclure des programmes tournés vers la société à ceux des universités, et faire du lobbying en ce sens, afin que l'activité associative soit encouragée et reconnue dans les cursus pour son utilité sociale.

Cette reconnaissance tellement désirée, et pour laquelle des " outils " comme les CNJ existent, est nécessaire au fonctionnement des associations. Être reconnu permet de demander et d'obtenir des moyens financiers : si certaines associations, comme les unions étudiantes anglaises peuvent vivre du produit de leurs activités et des cotisations de leurs membres, ce n'est évidemment pas le cas le plus commun. Remarquons que les plus riches, les associations

étudiantes suédoises, ne demandent pas systématiquement des fonds à l'union étudiante locale, car elles refusent le contrôle budgétaire que celle-ci ne manquerait pas d'exercer ensuite.

Se constituer en association sert davantage pour les longs partenariats que pour les projets ponctuels. La difficulté varie selon les pays, les facteurs déterminants étant le coût, le temps de procédure, et l'intérêt d'un tel statut, au regard des éléments précédents. En Suède, il ne faut que 15 jours pour être déclaré, au coût minime de 5 euros, en Italie, il faut compter 600 euros, ce qui en rebute plus d'un. En Belgique, créer une Asbl⁹ n'est pas très coûteux, mais entraîne quelques frais, de l'ordre de 150 euros. Outre le statut, l'avantage est double : financier, il y a en général des exonérations de taxes sur le produit des activités, et légal : un tiers ne peut pas se retourner contre un membre individuel de l'association.

Les associations étudiantes fonctionnent le plus souvent par projet : en France comme aux Pays-Bas, il y a peu de subventions à long terme pour les associations, qui leur permettraient d'assurer leur fonctionnement général, il s'agit toujours de donner des fonds à un projet précis. Cela oblige les associations à rester sur le qui-vive et dynamiques mais aussi à dépenser une partie de leur activité à trouver ces fameux fonds. En Angleterre, Michael explique qu'il est plus facile d'obtenir des fonds avec un projet de cinéma, qu'avec un projet de télé, cinéma impliquant art, étudiants, artistes, très bien vus, et télévision simplement des étudiants qui s'amuse ! La YSTV est en partie financée par la loterie nationale... Les partenariats privés concernent également en premier lieu des événements ponctuels.

Tous ces éléments soulignent évidemment l'importance du rôle que le contexte institutionnel joue pour favoriser l'éclosion des associations étudiantes, et la forme qu'elles doivent prendre pour s'y adapter se répercute dans les modalités de réalisation des projets, en particulier sur leur temps de déroulement.

Modalités de l'implication

La grande diversité des engagements étudiants se reflète évidemment dans les modalités d'implication, mais quelques observations générales peuvent pourtant être dégagées.

Les associations les plus dynamiques ont la plupart du temps un noyau dur minimal de 7 ou 8 personnes très engagées, autour desquelles gravitent un certain nombre d'autres personnes. Il faut en Allemagne 7 membres dans les statuts pour créer une association. À l'assemblée générale¹⁰ de Louvain-la-Neuve, le président du conseil travaille presque à temps plein avec les présidents des commissions et 15 ou 20 personnes très engagées. Il y a quelques permanents. Les cercles belges (associations de filières) sont gérés par un comité comptant 7 ou 8 personnes par bureau d'élèves. L'AEE est la plus grosse association de l'université autonome de Madrid, et compte 25 membres y travaillant régulièrement. Les bureaux d'élèves des grandes écoles françaises comptent 10 à 15 personnes, gérant les activités d'un millier d'autres. La YSTV regroupe 80 personnes dont 20 vraiment actives, idem du côté cinéma. En Italie, l'association IAPSS des étudiants en sciences politiques, qui prépare une conférence internationale, fonctionne avec 15 personnes, etc.

On peut considérer l'unité temporelle comme étant l'année universitaire, même si celle-ci se divise en semestres, temps minimal de présence d'un étudiant. Ce n'est pas une année complète, elle se déroule de septembre ou octobre à juin ou juillet.

Notons que les branches jeunes des partis politiques et les syndicats étudiants, qui peuvent être considérés comme des projections d'appareil, fonctionnent sur le modèle de leurs aînés. Côté fédérations associatives, on retrouve typiquement une conférence annuelle réunissant les membres dispersés géographiquement, et durant laquelle les grandes orientations sont définies et validées. Le MSOI en Italie, le syndicat étudiant espagnol AJEC, les unions nationales étudiantes procèdent avec ce regroupement annuel. L'association de toutes les télévisions étudiantes britanniques tient durant 5 jours une conférence annuelle, chez un de ses membres.

⁹ Association sans but lucratif. Ces associations sont régies par la loi du 27 juin 1920

¹⁰ Cf. Chapitre « La Belgique »

Localement, les petits groupes ont des fonctionnements similaires. On observe ainsi que la plupart des projets étudiants s'inscrivent dans ce temps : la préparation d'un événement se déroule sur 6 à 7 mois avec, au fur et à mesure, une intensification de l'activité. Les projets humanitaires, qui allient désir d'aider à un certain exotisme, se concluent en général pendant les vacances d'été par un voyage, se déroulant donc sur une échelle un peu plus longue. Comme exemple représentatif, en Slovaquie, le programme de formation artistique que nous avons déjà évoqué propose chaque année pour 6 à 10 participants des cours et des outils afin qu'ils préparent un spectacle ou une exposition artistique. Ces participants sont eux-mêmes dans la situation d'un projet associatif : ils ont une grande liberté de création et d'ambition pour l'événement qui doit conclure leur formation, doivent trouver les fonds, les artistes, organiser de A à Z le show. Les outils mis à leur disposition sont des conférences, des ateliers pratiques sur l'organisation logistique d'un événement, et des conseils sur la recherche de subventions. Leur formation dure 10 mois, ils se rencontrent d'abord une fois par semaine, puis, l'événement approchant, finissent par travailler presque 24h/24. Bien souvent les participants s'investissent ensuite eux-mêmes dans la préparation du programme, en tant qu'organisateur ou intervenant. À Stockholm, les projets sont en général menés sur quelques mois, inclus dans les deux semestres universitaires. Le projet de maison des étudiants à Stockholm mené depuis 1997 est l'entreprise de plus longue haleine que l'union étudiante ait jamais décidée. À Lund, un festival géant est organisé tous les quatre ans, mais sa préparation s'étale en général sur deux ans, avec une année particulièrement active.

De plus les activités d'une association ne concernent pas seulement le projet lui-même : il faut toujours trouver de nouveaux bénévoles, et l'activité de " ressources humaines " peut prendre jusqu'à un tiers du temps total, ainsi que la recherche de financements. Et ce sont effectivement des compétences à acquérir. Or la versatilité est une des caractéristiques de la population étudiante, en effet, excepté en cas de troisième cycle, les étudiants sont présents à l'université 2 ou 3 années de suite au maximum. Il faut une excellente organisation pour permettre un transfert des connaissances afin que les acquis se conservent d'une année sur l'autre. La présence de salariés non étudiants assure la continuité de certaines tâches, selon les moyens de l'association leur nombre peut monter jusqu'à 50 !

L'acquisition des compétences propres au fonctionnement d'une association n'est pas immédiate. Diana, de l'AEGEE, précise que " les statuts impliquent une responsabilité sur une durée d'un an, nécessaire pour s'acclimater aux procédures de l'organisation, bénéficier des savoirs des plus anciens et avoir le temps de les mettre en pratique, assurant ainsi une cohérence dans l'activité ". Dans les " nations " d'Uppsala, les fonctions se chevauchent pour assurer cette continuité.

La prise de responsabilité effraie plus d'un, les nouveaux rechignent parfois à s'engager sur du moyen ou long terme... " Parfois ", explique Agnès, qui a attendu la dernière année de son école de commerce en France pour s'impliquer réellement, " on ne se sent pas forcément capable de mener un projet à bien, d'animer soi-même une association. L'aspect technique d'une association est un frein dans l'imaginaire ".

Ainsi, tous le reconnaissent, même si cela nécessite toujours quelques efforts de mobilisation, il est bien plus facile d'avoir des bénévoles ponctuels que pour du long terme. Certaines unions étudiantes, en Allemagne, ont parfois du mal à trouver une équipe complète, à survivre. Ceux qui ne s'impliquent pas expliquent souvent qu'il s'agit d'un manque de temps, que leurs études sont denses... Il est vrai que dans les études scientifiques ou sanctionnées par un *numerus clausus* au bout d'une ou plusieurs années (comme c'est le cas pour tout ce qui touche au médical), les étudiants ne s'investissent guère ailleurs. La charge scolaire importante des universités techniques allemandes conduit les élèves à ne pas sortir du cadre de leurs études. Mais ce discours sur le temps n'est pas tout à fait objectif, l'implication étant comme on l'a vu, possible dans tous les cas... " C'est une question de choix ", expliquent simplement David à Madrid et Tina à Berlin.

L'importance de la communication des associations envers leur public est dans ces conditions primordiale pour mobiliser et intéresser le plus large nombre. La communication au sein de l'université dépend presque entièrement de la place que cette dernière accorde aux associations : un lieu distinctif pour les associations et où se trouvent certains services en fait

un passage obligé, tandis que son absence impose aux étudiants engagés d'utiliser l'affichage sauvage, éventuellement la distribution de tracts, le système D pour beaucoup. À l'ASStA de l'université Humboldt à Berlin, toujours en quête de légitimité, Daniel explique que pour comprendre les potentialités de l'investissement dans la vie universitaire, il faudrait une "hégémonie culturelle" des associations à l'université. Il aimerait que l'on retrouve la marque, le soutien de l'union étudiante, de façon visible et physique dans toutes les manifestations culturelles : concerts, représentations, lectures... Mais à Humboldt comme dans tant d'autres universités, il est difficile de se rendre visible sous les masses d'annonces et de posters qui se superposent sur les murs, et pourtant, il faut informer des événements, faculté par faculté. Naturellement les associations étudiantes se servent des possibilités offertes par les NTIC, sites web, lettres d'information, sont nécessaires pour dépasser le cadre de l'université. Le bouche-à-oreille, les médias qui relayent les grands événements sont en général plus intéressants que la fabrication d'affiches, coûteuse... Les associations communiquent sur leurs projets, les membres sur ce qu'ils en ont retiré, et qu'ils ne pensaient pas forcément trouver. Nous pouvons nous pencher sur les différents témoignages pour essayer, en employant ici un vocabulaire scolaire, de dégager quelques "résultats" associatifs.

Impact de l'engagement

Ainsi que nous l'avons mentionné, ce n'est pas souvent pour ce qu'ils ont rétrospectivement retiré de l'engagement, que les étudiants se sont d'abord impliqués. Leurs projets initiaux n'ont pas toujours été couronnés de succès : la résidence étudiante d'Uppsala, créée dans le louable souhait d'augmenter les capacités de logement, a fait faillite ; à Lisbonne la gestion de la maison des étudiants Agora est à présent sous-traitée.

Cependant, ils sont unanimes : ils ont beaucoup appris. Tina, en Allemagne, retire de son engagement une compréhension des processus politiques, une connaissance du fonctionnement des groupes, et également une certaine pratique dans la rédaction d'articles ou de brefs essais, qui a surtout alimenté son sens critique. Elle considère que personne à l'école ou à l'université ne lui a fourni d'aide pour s'organiser... Diana, de l'AEGEE, estime que l'on acquiert deux sortes de connaissances : les premières, fondamentales, sont liées à la gestion d'une association (financement, relations publiques, etc.), et les secondes concernent la gestion d'équipe, le maintien de la motivation, les relations humaines. David, de l'AEE, a appris sur le fonctionnement de l'université et sur la façon de mener un projet, mais a aussi observé et acquis le sens relationnel et le comportement en réunion que donnent l'expérience associative.

Les étudiants qui s'impliquent retirent un premier bénéfice de ce qu'ils apprennent, et souvent un second du résultat de leur entreprise : Pau, à Barcelone fait siennes toutes les avancées si minimales soit-elles de son syndicat, David à Madrid est ravi de la salle pleine pour une conférence ardue. Tous les événements réussis procurent une grande satisfaction à leurs organisateurs, ainsi que les retours enthousiastes de leurs participants.

La pratique donne sans conteste de l'expérience, et peut être valorisée dans le domaine professionnel. Maria, en année sabbatique pour se consacrer à l'union étudiante de Stockholm, trouve l'expérience gratifiante : elle prend en particulier des décisions sur les maquettes des campagnes de sensibilisation, ce qui la conforte dans son projet de travailler dans l'édition. Mais ces compétences entraînent parfois une sur-professionalisation des associations : en Hongrie savoir trouver des fonds est une compétence, qui devient une activité professionnelle. Ainsi, des consultants se chargent de trouver des fonds pour les projets, et se rémunèrent sur un pourcentage de ce qu'ils obtiennent. Il y a là un des écueils du monde associatif, avec un fonctionnement dont on paye l'existence, au détriment de la mission à accomplir.

Le bénéfice personnel évoqué, nous pouvons ensuite nous demander si l'activité étudiante dynamique dépasse le campus pour modifier l'environnement, donner une ambiance particulière dans la ville. À Stockholm, (qui, à l'instar de Paris, ne se caractérise pas avant tout par la présence étudiante, pourtant forte), l'union étudiante a frappé les esprits lorsqu'elle

a laissé les étudiants sans chambre dormir partout dans ses locaux, à même le sol. Soudainement les étudiants manifestaient ainsi leur problème d'intégration à la ville, en ne trouvant pas de logement. Uppsala est connue pour être une ville étudiante, et est très marquée la présence universitaire. Mais même si les étudiants " âgés " qui reprennent des études après une longue interruption sont bien accueillis par les plus jeunes, les 30 – 45 ans ne se sentent pas si étudiants dans leur mode de vie et ont tendance à préférer vivre dans des quartiers ou des villes de travailleurs...

Ainsi, même dans les villes avec campus, l'intégration des étudiants à la société qui les entoure n'est pas fréquente : la richesse des activités étudiantes qu'on y trouve dépasse rarement leur cadre. À Uppsala, comme à Louvain-la-Neuve ou York, les lieux étudiants sont si déterminés (maisons étudiantes, bars et pubs), qu'un cloisonnement existe avec le reste de la ville, et que peu d'interactions existent entre les habitants et les étudiants. Ceux-ci vivent en vase clos, connaissent rarement les jeunes de la même ville qui ne sont pas à l'université... L'année académique ne dure qu'un temps.

En fait, les villes n'incitent pas forcément à une mixité : les étudiants ont un rythme de vie qui leur est propre, et sont éventuellement bruyants. La vie festive des étudiants s'accorde mal avec la vie tranquille et quotidienne des habitants. À Louvain-la-Neuve, on ne peut pas louer plus de 30 % de sa maison à des étudiants, d'après les règles de la commune.

En termes d'avancées, on peut aussi s'intéresser à l'impact de l'engagement associatif sur la condition étudiante... Il y a une grande sensibilité du milieu associatif étudiant, même apolitique, aux thèmes proches de la vie étudiante. Il constitue un relais sûr pour des mobilisations ponctuelles et massives organisées par des groupes étudiants plus politiques. En Belgique, les fédérations des différentes langues s'associent sur des protestations communes, comme la bataille contre le numerus clausus ; en Slovénie, où les manifestations ne sont pas ancrées dans les mœurs, le projet de taxes sur le travail étudiant a été l'occasion en juin 2000 d'un rassemblement, et les étudiants sont convaincus que l'esprit de contestation sera encore plus fort dans les futures générations. Daniel, à Berlin, estime que son AStA a mis en place un système de service social à grande échelle qui fonctionne vraiment très bien, en particulier pour les étudiants étrangers. L'union européenne s'intéresse à la vie étudiante, les structures d'échanges entre les associations et les gouvernements, ou entre les associations et l'Europe se consolident, toujours travaillant à la légitimité des engagements étudiants.

Quelle suite à l'engagement associatif étudiant ? Les plus impliqués évoquent avec inquiétude le moment où ils devront travailler, sans avoir le temps de poursuivre leurs activités associatives... Et dans les faits, l'implication associative diminue radicalement avec l'entrée dans la vie active. Les conditions de la durée, particulièrement complexes dans l'univers étudiant toujours en mouvement, sont à déterminer tant pour les associations que pour leurs acteurs. En raison du court terme de l'engagement, il est donc très difficile de quantifier des résultats, mais l'intérêt témoigné par tous les étudiants interrogés n'en demeure pas moins parlant, et révélateur de la diversité et la richesse des initiatives.